

Jean Yves Collette

Es=tu=aire'



Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Judas Ullulaq (1937-1999), *Sans titre* (1991) sculpture en os de baleine
Musée des Beaux-arts de Montréal, Québec.

TROIS DÉSEPOIRS

*La poésie, c'est l'impression
d'être toujours en contact avec la mort.*

HEINRICH BÖLL

LA BEAUTÉ DU JOUR

après avoir remonté sa journée
en faire le tour accentue sa condition
il ne rencontre que bactéries et colibacilles

ensuite habillé descendant l'escalier en colimaçon
tel un grandiloquent système littéraire
il frôle la cosmétique beauté de la mort

dans le métro ou dans la maison des superstitions
dans tous les endroits morbides malsains
il accouche d'abondance de noirs viscéres

dans la rue remplie d'arbres gît un sombre inventé
le discours niais des niais poux se crie à tue-tête
il connaît la chair folle il la négocie un peu

des poissons morts gris multicolores flottent
unanimes et dégoûtés des paroles humaines
il ordonne la mise au point et s'en tient à elle

la peau et les os et la main et la voix perdus
rappliquent et arrivent à satisfaire à temps
il ne parle pas avec eux ils prennent l'épouvante

les soubassements de la rue règnent tranquilles
les autres et les hommes y déjectent leurs natures
il s'efforce de demeurer un être la bouche ouverte

quelquefois un astrologue ringard se manifeste
le pareil et le même désespère le solitaire
il en tient compte car rien ne compte

dans l'escalier énorme le français des affaires
en tournée du tout au tout est accompli enfin
il raconte sa routine il raconte il raconte

JUIN 2006



Les Rochers de Rufino, parc de sculptures situés dans la forêt à Saint-Hilaire-la-Croix, dans les Combrailles, près de Clermont-Ferrand (Office du tourisme des Combrailles).

SENTEUR DES ROSES

elle n'a pas toujours sentie la mort
alors que si près d'elle – elle la sent maintenant –
elle sent qu'elle ne sent plus rien d'autre
et que bientôt la mort se sentira à l'aise
dans sa chair – qu'elle aura sa place en elle

en elle comme sur elle et partout vivaient
il n'y a pas si longtemps des sentiments
autres que ceux récoltés dans un terrain
aux noirceurs et aux airs dans un avion
dans un salon grand de décomposition

avant elle sentait la rose et la rose la sentait
comme des émules elles renchérisaient
tandis que la rose sentait brièvement
ce que sentent les roses... elle... elle mentait
ne laissant pas même de la place au vent

en vrai pas un mot qui ne sente vrai
rien d'autre que la mort la plus réelle
même en de brefs instants dans l'abaissement
qui rappelait mort ou vif dans la tempête
le désespoir de celle qui s'absentait

elle s'absentait se sentait innocente
que du vide que du faux tout le temps
truffés de mensonges à la place des fleurs
au plus près du cou au plus près du cœur
aucune portion ne reste des folles odeurs

l'effet de ses compromissions ensuite vlan !
elle se vautre dans les bras du chien errant
près de la charogne elle raconte ses succès...
mais la mort viendra et elle sera reconnue
même cachée dans l'étendue des linges

car la mort a l'odorat qu'il faut malgré la rose
elle a la bonne vue pour distinguer menteuses
plus fortes imposteures et habiles hypocrites
elle les range dans de belles cases et les chérit
neutre va et s'en assure dans le vent des ans

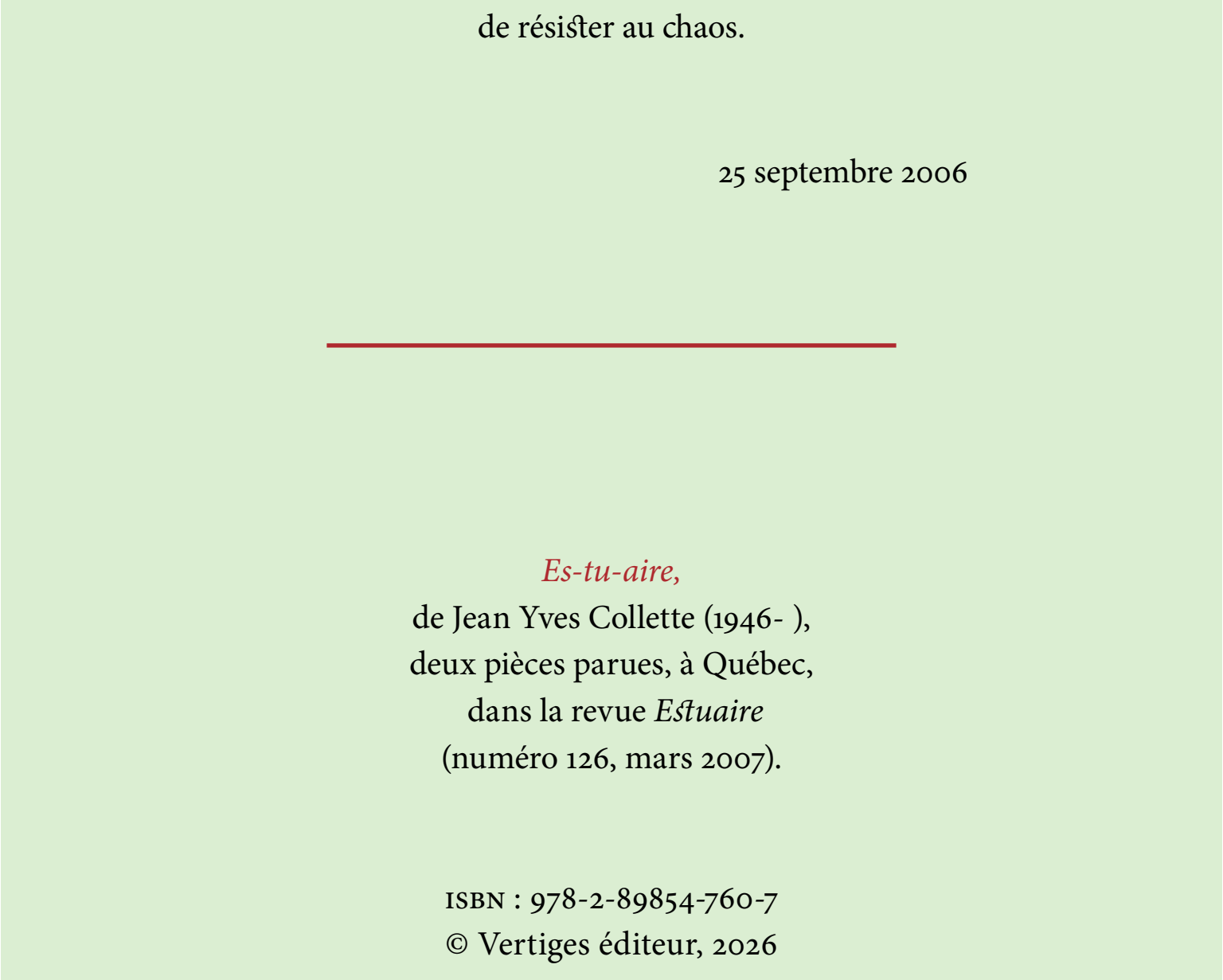
L'AMI DÉSEPOIR

comment l'ami sérieux le cher désespoir
dans son état extrême et sans remède
loin des appels pourquoi défait-il les jours
aveugle que ne rétablit-il pas la nuit
pourquoi noir tout apparaît-il si clair
quand la Lune de fer s'assombrit

alignements de têtes d'oiseaux annoncent le soir
chaque jour bêtes suspendues par le cou sèches et raides
des ficelles de mort les ayant eues sans recours
d'un coup la plupart bien avant qu'ils fuient
arrêteraient les becs qui s'exaspéraient dans la chair
et sans cesse suçait le sang sans bruit

les mandibules des rapaces picoraient dans la mémoire
dans les yeux trouvaient des idées et d'autres restes
elles saisissaient le sel le plus fin et l'avenir
sur la peau tiède du poète découvraient le piment
dans la rue comme dans le temps qui afflige
dans le noir elles atteignaient la vue des vivants

dire ce qu'il faut serait dire
dans le temps lent
mort aux oiseaux du Nord
dans la nuit et le vent
mort aux oiseaux des tempêtes
et à ceux qui ferment les ans



On a découvert en Turquie un visage sculpté vieux de 12 000 ans. Il est taillé sur un pilier architectural. L'œuvre illustre la naissance de l'affirmation humaine au moment du passage à l'état sédentaire.

LA TÊTE DE PAUL CHAMBERLAND

À CINQ HEURES, le matin, au moment où le jour

se lève et éclaire, de l'est vers l'ouest, la « célèbre »

avenue du mont Royal de sa lumière rasante et douce,

illuminant peu à peu une seule face des arbres, un

seul côté des lampadaires qui ont patienté toute la

nuit, quelques véhicules roulent presque en silence.

Dans une direction, les rares voitures se conduisent

sans difficulté ; dans l'autre, les yeux des conducteurs

subissent les assauts vifs de la lumière du Soleil.

Un passant ordinaire, un Martineau, par exemple

– quittant le Café Dépôt judicieusement installé à

l'intersection nord-ouest de la rue Papineau et de

l'avenue déjà nommée – en sortant de l'établissement

avec, dans une main, un énorme café dans un gobelet

cartonné, dans l'autre, un sachet de papier contenant

une non moins énorme viennoiserie et, en bandoulière

son porte-documents, donc, le quidam aurait été à

même de constater des variations dans le comportement

des automobilistes et la conduite des automobiles, *et*

cætera ; mais cette réalité est anecdotique.

Un autre promeneur, tout aussi matinal que solitaire,

aurait pu, s'il y avait été attentif, remarquer le nombre

et la manière des mouvements sporadiques. Paul

Chamberland, marche en tête-à-tête avec la ville et

en elle, précisément dans cette voie de circulation qui

s'éveille, saluant intérieurement les quelques humains

croisés. Ce matin-là, il portait une chemise bariolée (à

peine visible), un pull marine, un pantalon clair ; il avait

jeté sur ses épaules une veste, dont la couleur rappelle

le gingembre moulu, qu'il gardait déboutonnée mais

dont il avait relevé le col, car les petits matins de cette

fin d'été étaient déjà frais.

Chemin faisant, Paul fit constater à Chamberland

que son déplacement tranquille modifiait, sans qu'il

ne le veuille, l'événement qu'il cherchait à apprécier ;

Chamberland s'étant arrêté répliqua à Paul que le

regard même que celui-ci cherchait à porter sur tel objet

inanimé qui attirait son attention – lui qui promène

inlassablement sa tête pleine de la lumière du matin –

modifiait l'objet et le regard qu'il lui portait, et que rien

ne pouvait être aussi immobile qu'il l'aurait voulu...

Plusieurs le voient ainsi : il a l'œil droit sérieux et l'œil

gauche rieur, ce qui porterait le penseur à examiner

les comportements des humains avec bienveillance,

avec une affection non feinte, trouvant une forme de

beauté et de courage dans l'inlassable et plutôt absurde

agitation qui est la leur. Quand il les accompagne

de ses pensées et de ses réflexions, sans que ceux-ci

n'en sachent rien, Paul cherche à les soutenir... Parmi

les passants les plus lucides, certains diront que son

esprit est la lumière de la cité ; d'autres verront en lui

un sphinx mobile distribuant ses énigmes aux plus

agueris ; d'autres encore, croyant être mieux à même

de saisir sa pensée, le compareront, à l'occasion, à

un bouddha (svelte) dont le regard oblique éclaire le

monde. Enfin, plus hardis, certains affirmeront que

rien de cela n'est vrai et que seule la vie humaine, dans

toutes ses horreurs et dans toutes ses merveilles, plus

apparente dans la ville qu'ailleurs, dans la moiteur,

dans la fraîcheur ou dans le froid, selon les saisons,

est ce qui anime Chamberland.



Es-tu-aire,

de Jean Yves Collette (1946-),

deux pièces parues, à Québec,

dans la revue *Estuaire*

(numéro 126, mars 2007).

ISBN : 978-2-89854-760-7

© Vertiges éditeur, 2026

Dépôt légal : BAnQ, premier trimestre 2026

– 2 761^e lecturiel –

Lecturiels

www.lecturiels.org